

Prolégomènes à une nouvelle psychocritique de l'horreur

Prolegomenes For a New Psychocritique of Horror

Marike FINLAY

Entre le corps et le soi: une sociologie de la « subjectivation »
Volume 24, Number 1, printemps 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001242ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/001242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)
1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

FINLAY, M. (1992). Prolégomènes à une nouvelle psychocritique de l'horreur. *Sociologie et sociétés*, 24(1), 81-90. <https://doi.org/10.7202/001242ar>

Article abstract

This paper asks the question as to whether a subject can be reduced to a series of external determinants, be they discursive or socioeconomic in nature. We answer this question by proposing a phenomenology of horror which establishes, on the one hand, the primacy of affect in human experience and, on the other, a fundamental human interest in the psychosomatic integration of the subject. On this basis, we maintain that the subject develops in an ontological sphere of inferiority. This sphere does not exist a priori but develops, as maintained by the psycho-analytical school of relations between objects (Klein, Winnicott), from the experience of the relationship between self and non-self, subject and object, body image and mental image, which favors psychosomatic integration rather than the compartmentalization of the subject.

Prolégomènes à une nouvelle psychocritique de l'horreur



MARIKE FINLAY

Le moi est d'abord et avant tout un moi corporel.

Sigmund Freud

0.0 La problématique à la base du texte qui suit trouve son origine dans la question suivante : faut-il récupérer le sujet de sa réduction aux déterminations externes ?

Le (concept d'un) sujet autonome constitué d'une sphère ontologique d'intériorité et d'une capacité d'être agent de son histoire (et producteur de ses textes) a été sérieusement mis en question par les penseurs dits poststructuralistes de la postmodernité (par exemple Deleuze et Guattari, 1972 et 1980 ; Foucault, 1963, 1966, 1969 et 1976 ; Greimas, 1966 ; Grossberg, 1988, Baudrillard, 1983), et j'admets volontiers que mes premiers travaux ont participé à cette mise en question (Finlay, 1987a et 1987b).

La critique de ce concept est également une critique de l'idéologie : ce sujet est conçu comme politiquement régressif, c'est-à-dire bourgeois et individualiste. Il devient donc tabou de parler d'un tel sujet. Mais peut-on si facilement rejeter le sujet ontologique ? Et à quel prix ?

0.1 Ce meurtre postmoderne du sujet n'est peut-être qu'un exercice heuristique. Cette attaque démontrerait l'impossibilité d'une métaphysique de la présence pure, comme Derrida voudrait le rappeler à Heidegger¹.

0.2 Néanmoins, l'attaque des « culturalistes » contre le sujet unitaire a joué deux rôles : d'une part, elle nous a montré les influences extérieures qui déterminent le sujet et, en conséquence, elle nous a obligés, d'autre part à réviser le concept de subjectivité comme entité entièrement libre. Le libéralisme déontologique qui définissait le sujet comme un « une entité pure et résolue en quête de la volonté » (Kant) est démolé (de bons exemples de collectifs culturalistes seraient Coward et Ellis, 1977 ; le groupe de *Tel quel* dans les années 1960-1970 ; *Ethos*, 1983).

Mais le culturalisme n'a pas toujours fait de distinction cruciale entre le relativisme de subjectivités et un sujet constant du corps et de la psyché. La critique du sujet sociologique dans la modernité avait bien pour but de « libérer » quelque chose, d'éliminer les « contraintes ». Or, c'était quoi ce quelque chose ? On dirait qu'une occultation a eu lieu,

1. Jacques DERRIDA (1967), « Freud et la scène de l'écriture », *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil.

l'occultation de ce sujet même qu'on voulait libérer. En réduisant toute subjectivité à une série de contraintes, les théoriciens du discours social ont ainsi « jeté le bébé avec l'eau du bain ».

0.3 Dans la théorie du sujet d'après-guerre, le corps n'est produit *que* socialement. Les postmodernes, surtout ceux qui ont fait des sociologies du corps et des histoires de la sexualité (Foucault, Deleuze et Guattari), n'ont pas vraiment rejeté le sujet corporel. Seulement, ce corps est exclusivement en relation constitutive avec le social et les discours sociaux, voire la collectivité, plutôt qu'avec une sphère ontologique d'intériorité, voire avec une psyché qui construit ses symbolisations en relation étroite avec ce corps. Pour Lacan, le sujet comme constellation du corps/langage est « positionné », c'est-à-dire qu'il n'émerge qu'au moment où il est entré dans le « nom du père », le royaume symbolique préexistant à la langue. Ce « nom du père » est le schisme qui renvoie en effet au sujet son image comme fiction².

0.4 Réduire le sujet aux déterminations externes signifiait en plus la mort du sujet phénoménologique et herméneutique qui est aussi le sujet des représentations internes, des symbolisations du type « signifiant (SA) et signifié (SE) égalent intériorité ». Ainsi, pour Foucault, la sexualité au sens large du terme ne se construit pas à même une sphère d'intériorité inscrite aux origines psychosomatiques de l'être³.

Cependant, dire que la théorie du langage a évolué depuis l'emprise de la définition saussurienne du terme « symbole » et que la « représentation » au sens de *Vorstellung* est en état de crise ne signifie pas nécessairement ni la mort de l'intériorité du sujet ontologique, ni la fin d'un sujet strictement lié phénoménologiquement à la symbolisation sémiotique. Il faudrait réexaminer la nature et l'origine des symboles plutôt que s'arrêter à la déclaration saussurienne de l'arbitraire du signe. De plus, on pourrait se demander : pourquoi a-t-on accepté cette réduction si facilement ?

1.1 Peut-être n'a-t-on pas su distinguer sujet discursif en tant que subjectivité et en tant que sujet subjugué. Les subjectivités, comme conceptions textuelles, ont varié depuis des siècles. Mais ni le sujet ni son intériorité en soi ne perdent nécessairement leur statut ontologique à cause de ce « relativisme ». Il n'est pas acquis non plus que le sujet ne fait qu'émerger de la grammaire — le « je » grammatical — ou de la pratique discursive.

Aussi ne pouvons-nous pas être d'accord avec certains théoriciens du discours social qui diront que le sujet n'est constitué, en psychanalyse ou ailleurs, que par des contraintes narratives, par exemple celles du roman familial. Nous aimerions proposer que le sujet qui émerge en psychanalyse ne se produit pas exclusivement à un niveau discursif, mais plutôt au niveau de l'interaction symbolique, dans un nouveau sens du symbolique, c'est-à-dire un sens pré-saussurien.

1.2 Lorsque la théorie postmoderne réduit le sujet à une production textuelle (« le discours se pratique », « le sujet est positionné par et dans la langue », « le texte produit le sujet », etc.), quelque chose se produit que l'on pourrait appeler l'horreur de la vacuité, de l'abîme creusé par l'évacuation du sujet anthropomorphique. Le groupe *Tel quel* et ses prosélytes transatlantiques ont essayé de remplir tout de suite ce vide par l'*actantialisation* du texte : le texte produit. Le texte devient alors le lieu d'une fuite, une hémorragie du sujet qui s'absente. L'affect de l'horreur se complique, mais ne disparaît pas. D'ailleurs, c'est justement à cause de son omission de l'affect que Lacan a été abandonné par André Green, psychanalyste, critique littéraire et discursif, auteur de deux ouvrages cruciaux pour repenser le sujet dans le discours : *Le Langage vivant* (1973) et *Narcissisme de vie, narcissisme de mort* (1983). Bien que ce parti pris puisse être attribué aux disputes politiques parisiennes, il exprime un désaccord avec certains abus du *dictum* : l'inconscient est structuré comme la langue. L'usage que les pandiscursivistes ont fait de Lacan (par exemple le *Yale School French Studies* et les analystes qui jouent aux « mots-valises ») serait la cible d'une telle critique. Ceci dit, il est important de souligner que Lacan, dans ses multiples séminaires, ne s'en est pas du tout tenu à « La lettre volée ». Quant à l'horreur, ses séminaires sur l'« Angoisse » et sur l'« Éthique » apportent une

2. Jacques LACAN (1966), *Écrits*, Paris, Seuil, et *Séminaires* inédits.

3. Hubert L. DREYFUS et Paul RABINOW (1983), *Michel Foucault : Beyond Structuralism and Hermeneutics*, Chicago, University of Chicago Press.

contribution cruciale. De plus, le travail de François Peraldi sur « le réel » chez Lacan et sur le masochisme rejoint notre compréhension de l'horreur comme déstructuration du corps et du langage (Peraldi, 1984, pp. 99-114).

1.3 Lorsqu'on considère l'affect, surtout en tant qu'il est ressenti corporellement, on est obligé de reconnaître que le sujet déborde de la textualité. Souvent, des théoriciens marxistes qui ont critiqué Foucault pour son *pan-discursivisme*⁴ qui ignore la matérialité économique en sont coupables eux-mêmes à propos de la sphère ontologique de l'intériorité qu'ils réduisent à une production de narrativités (Jameson, 1972 ; Eagleton, 1976). Par exemple, certain(e)s féministes refusent complètement le naturalisme. Elles/ils ignorent la *physis* en faveur d'une vision strictement socio-discursive de la reproduction du féminin. Néanmoins, on ne peut pas ignorer si facilement cet excès, ce débordement du texte qu'est la *physis* — bien qu'il soit aussitôt introjecté (Klein) psychiquement d'une manière ou d'une autre — et que Bataille a tiré si obstinément de la lecture de Nietzsche. L'« excès », c'est ce qui déborde le rationalisme ; c'est la souveraineté de la *physis*. Luce Irigaray, psychanalyste féministe, insiste aussi beaucoup sur la *physis* dans sa lecture de Nietzsche, mais elle va l'interpréter moins comme phallogocentrisme et davantage comme « partage ». Par la notion de *physis*, nous référons au corps percevant et communiquant. Retenons, à ce moment de notre discussion, deux mots auxquels nous reviendrons : *horreur* et *partage*. Mais nous devons insister aussi sur le fait que ces concepts de débordement et d'excès n'excluent pas les constitutions socio-textuelles de la subjectivité. Bien sûr, le sujet est aussi médiatisé ! Mais ces considérations indiquent seulement qu'il y a davantage à examiner que seulement les médiations.

2.0 Lorsqu'ils parlent du meurtre du sujet, souvent les postmodernes désignent le *Ich-Spaltung* — clivage —, c'est-à-dire la désintégration ou le décentrement du sujet (Deleuze et Guattari, 1972 ; Benveniste dans « Sur les pronoms », 1966-1974 ; Lacan dans « Le stade du miroir », 1966).

On pourrait voir le « schizo » soit comme héros de *Miami Vice*, soit comme pathologie. Le concept d'un sujet désintégré est au centre du « pathos » postmoderne, le « pathos » de la dispersion du sujet qui nous ramène à la question que nous avons posée au début : faut-il récupérer le sujet ontologique ? Et comment ?

Deleuze et Guattari ont fait carrière en exploitant comme généralisation culturelle de la schizophrénie une désintégration du noyau — sujet atteignant jusqu'à une série discontinue, voire rhizomatique, de pratiques et de production de *machines désirantes*. Nous mentionnons en passant que récemment la clinique de Guattari a commencé à administrer des neuroleptiques aux patients psychotiques, qui, eux, *exigeaient* qu'on supprime les symptômes de clivage et de désintégration qu'ils éprouvaient comme une « expérience intolérable ». Pour ceux qui ont travaillé avec des psychotiques, il devient incontestable que ces derniers éprouvent la terreur et l'horreur — *a nameless dread* (Klein) — d'un *break-down* psychotique.

Suite à l'observation de cette désintégration, certains ont contesté que le naturel du sujet soit de ne pas avoir de « soi », de noyau narcissique⁵. Mais pour Freud et pour Klein, il existe un agent du sujet qui fait le clivage, comme défense psychotique. Défense *de quoi* ? Des thérapeutes qui ont travaillé avec des psychotiques remarquent toujours qu'il semble y avoir quelque chose chez le patient qui collabore à la thérapie, qui recherche l'intégration⁶. La demande de neuroleptiques à la clinique de Guattari serait-elle fondée sur ce quelque chose chez un patient qui pousse à l'intégration ? Même les catatoniques, s'ils recommencent un jour à communiquer, se souviennent de quelque chose qui leur a été dit et qui les appelait à se reconstituer.

4. J'examine les arguments en faveur et contre le pan-discursivisme dans le contexte du débat entre R. Robin et M. de Certeau dans mon article (1982), « Semiotics or History : From Content Analysis to Pragmatics of Communicational Interaction », *Semiotica*, vol. 40, pp. 229-266.

5. Je soutiens cet argument en faveur d'un noyau narcissique qui investit un « soi » — *self* — unitaire, c'est-à-dire non-évacué et non-clivé, dans mon texte « Narcissism : Pathology of the Post-Modern Self or Healthy and Socially Progressive Investment of the Interest in Self-Centered Subject-Hood ? », *Free Association*, à paraître.

6. Margaret RUSTIN (1989), « Identity : Fragmentation and Recovery in Psychoanalytic Psychotherapy », in *Discours Social/Social Discourse*, pp. 311-319.

Donc le travail à partir du clivage et de la désintégration psychique — source du concept discursif de *splitting* — conduit-il obligatoirement à une réévaluation du verdict que le sujet est *a priori* émiété dans le discours ?

Récemment, au colloque de Royaumont *Sur l'individu*, qui était officieusement et paradoxalement *in memoriam* de Foucault, on a présenté des textes visant à contester l'interprétation lacanienne des déictiques comme preuve de la discontinuité du sujet dans l'acte de parole et à proposer les manifestations syntaxiques, sémantiques et pragmatiques du langage comme preuve d'un lieu d'émergence du sujet à l'origine de la parole⁷.

La psychanalyste d'enfants Françoise Dolto a contribué au colloque de Royaumont aux côtés des philosophes, épistémologues et grammairiens. À partir de maintes observations profondes concernant les nourrissons et les régressions dans les cures analytiques, Dolto avançait la position selon laquelle le sujet ne dérive pas du langage mais des expériences et constitutions psychosomatiques très, très primitives. Nous ne pouvons faire mieux que de la citer longuement sur ce point :

C'est cette triangulation que le sujet, avec son corps et à travers l'espace, recherche continuellement dans ses rapports avec d'autres sujets qui ont chacun leur corps, leur histoire inscrite dans ce corps, et dont le sujet, témoin de ce corps, a gardé mémoire [...]

[Le] sujet, qui s'ignore et s'ignorerait toujours, le sujet, témoin du sujet grammatical qu'il assume, c'est peut-être chez l'amnésique éveillé qu'il est à l'état le plus pur. Alors que le sujet authentique se trouve au repos, dans les pulsions de mort qui servent la vie, dans le sommeil profond, sans représentations visuelles, ni auditives, ni olfactives, dans l'absence du rêve [...]

Certains diront que l'enfant est né d'un spermatozoïde d'on ne sait qui. Ce n'est pas vrai ! Car le sujet choisit ce corps pour naître, et il sait bien pourquoi il le choisit ; nous, qui sommes dans la lourdeur, l'épaisseur, le poids, le temps et l'espace de la chair, nous ne le saurons jamais, mais celui qui a pris corps sait pourquoi il a pris corps de son désir, à lui aussi, au sens authentique du terme de désir. Car ce que nous nommons désir c'est le reste qui nous demeure en mémoire pour qu'on en parle. Et c'est pour cela que je vous ai donné l'exemple de l'amnésique, de l'absent total : il est dans le rien de l'être, et pourtant il est avec les autres ; car l'amnésique circule et parle ; il ne sait pas son passé, mais il est, au jour le jour ; cependant, il est dans une douleur terrible, dans un sentiment de folie absolument intolérable, parce qu'il n'a pas souvenir de son nom et qu'il doit accepter qu'on l'appelle Untel, si on le reconnaît, alors que ce nom n'est plus, pour lui, signifiant de tout ce qu'il a signifié ; ce n'est plus un nom vivant [...]

Je crois, en effet, que le sujet n'est pas du tout le sujet grammatical [...] (Dolto, « L'apparition du "je" grammatical », pp. 86-87.)

3.0 Il nous faut, il me semble, pour dépasser les impasses actuelles, un nouveau protocole de recherche transhistorique et transculturel. Bien que Foucault ait cru démontrer la relativité des concepts de la subjectivité qui évoluent et varient formant ainsi des « épistémès », et donc l'absence d'un sujet ontologique, ses conclusions fondées sur l'analyse des textes ne sont pas et *ne peuvent pas être* décisives. D'une part, des lectures successives des Grecs, de Montaigne ou de Leibniz donnent tort à l'exégèse foucauldienne⁸. Par exemple, les analyses de J.-P. Vernant qui videraient le sujet de la *Polis* grecque de toute intériorité spécifique sont hautement contestées par Paul Veyne et par d'autres. D'autre part, on finit par se demander quel serait donc le protocole de recherche apte à trancher la question. Les soldats grecs faisaient-ils des cauchemars avant d'aller au combat ? Qu'est-ce que cela signifierait si la réponse était oui ? Ne

7. Paul RICŒUR (1987), « Individu et identité personnelle », *Sur l'individu*, Paris, Seuil, pp. 54-72.

8. Cf. les interventions de Paul VEYNE, Jean-Pierre VERNANT, Louis DUMONT, Paul RICŒUR, Françoise DOLTO, Francisco VARELA et Gérard PERCHERON, au colloque de Royaumont *Sur l'individu*.

cherche-t-on pas le sujet dans ces histoires relativisantes, dans des endroits justement où on ne le trouvera pas ? Voici les limites de l'analyse archéologique du sujet. Même Foucault dans ses derniers tomes de *l'Histoire de la sexualité*, semble faire demi-tour, se rapprochant de quelque chose qui serait un « vrai érotisme », et un « souci de soi » par opposition à la « sexualité », celle-ci n'étant que constitution discursive. Cet érotisme serait ce que Foucault — jadis grand « meurtrier du sujet » — appelait *Le Souci de soi*.

Je voudrais insister ici sur le fait que bien des recherches sur des thèmes tels que l'expérience du corps, le phantasme⁹, le désir, l'intérêt de soi cherchent leurs données dans la mauvaise sphère ontologique, celle de la médiation pure. Pour comprendre vraiment les peines et les horreurs que peut éprouver un être, il est insuffisant de regarder un questionnaire de recherche « sur le terrain », ou de tout trouver dans la structure du texte. Après plusieurs années de pratique analytique et auto-analytique, il me semble qu'il faut un « bon abri » (*holding environment* selon Winnicott) pour que la personne ose dévoiler ses phantasmes, ses craintes, ses croyances archaïques¹⁰. Pour cerner les phantasmes de l'horreur, un protocole de recherche doit avoir accès au phantasme qui se situe, hélas, dans le lieu même du phantasme, c'est-à-dire dans l'intériorité profonde de l'être. Le chercher ailleurs, c'est aller cueillir des truffes sur des orangers.

3.1 Pourtant, ce n'est pas seulement l'intériorité qui est contestée par ceux qui déontologisent le sujet mais, de surcroît, l'individu. La critique de l'individu a été sérieusement remise en question par la sociologie française contemporaine. Dumont, Lipovetsky et d'autres ont récemment rendu problématique le rejet du concept d'individu en disant qu'il était peut-être impossible de le reléguer dans le champ du libéralisme bourgeois. Lipovetsky a retracé historiquement la conception de l'individu jusqu'à nos jours pour montrer que peut-être aujourd'hui même le narcissisme a l'occasion de contribuer à une vraie démocratie. Curieusement, Veyne, lui aussi, voit le narcissisme au cœur de la démocratie et à la base du charisme. Les deux penseurs révèlent la coexistence paradoxale du narcissisme et de la démocratie collective.

3.2 Les récentes études d'anthropologie transculturelle fourniraient un autre protocole à la recherche du sujet perdu. Jadis, on tendait à réduire le sujet aux structures constantes ou variables (Lévi-Strauss). On a eu tendance à relativiser culturellement les traits psychiques et biologiques du sujet, traits proposés par les sciences humaines occidentales. Néanmoins, de récents courants en anthropologie tendent à prendre parti pour Klein et Freud par opposition à Durkheim afin d'expliquer certains mythes et phénomènes socioculturels comme le nazisme¹¹.

4.0 La crise du sujet rationaliste serait un autre trait de la subjectivité remise en question et dissoute par la postmodernité sous la rubrique de l'humanisme rationaliste, celui-ci n'étant vu que comme une construction relative à l'époque des Lumières. Évidemment, Freud, lui, avait porté au rationalisme un « sale coup » avec ses notions d'inconscient et de ça. Le cheminement qu'a fait la pensée de Bataille à cet égard nous servira de tremplin.

Bataille glorifiait les sociétés primitives, notamment les Aztèques, à cause de leur souveraineté du soi, une souveraineté que le sujet rationnel exerçait en faveur du soleil — signe d'une économie d'excès, de sacrifice et de violence corporelle. Pourtant, Bataille finira par abandonner ce modèle, car dans cette affirmation d'autosouveraineté dans l'excès du sacrifice, le sujet aztèque s'annihile. Bataille revient au rationalisme humain occidental précisément dans le but de sauver l'ontologie du sujet de l'annihilation par la torture et le sacrifice. Le retour de Bataille à l'humanisme est motivé par l'effort de préserver le fondement — *der Grund* — d'une éthique qui « ne supprimera pas les partenaires du jeu ». Ici, je me rapporte à la déclaration de Lyotard dans *La Condition postmoderne* selon laquelle, à notre époque pragmatique, toute règle du jeu devrait être acceptable à l'exclusion de l'annihilation des participants au jeu. Mais nous aimerions poser à Lyotard la question suivante : quel serait *Grund*, le fondement de

9. Nous écrivons « phantasme » avec un « ph », et non fantasme avec un « f », conformément à la littérature psychanalytique (Susan ISAACS recourant explicitement au « ph » pour écrire phantasme, insiste alors sur son contenu inconscient).

10. Par archaïque, on entend toute construction de la part du sujet qui appartient aux processus primaires (Freud), c'est-à-dire pré-génitaux, relevant du rapport dyadique entre le nourrisson et la mère.

11. On pourrait citer ici, par exemple, le travail de SHAPIRO sur le symbolisme pseudo-procréateur.

cette éthique ontologique qui refuse la déontologisation, opérée dans le postmodernisme, du sujet, une fois que l'ontologie humaniste de la modernité est détrônée ? Habermas, par opposition explicite à Lyotard et à d'autres postmodernes, refuse d'abandonner le projet moderne d'humanisme rationaliste. Habermas a tenté de fournir ce *Grund* en revenant à la rationalité de l'époque des Lumières, dans et par son principe, quasi universel, du contexte idéal de la parole. Les traces kantienne, voire idéaliste, de cette tentative la rendent inadéquate aux yeux de plusieurs philosophes, surtout des matérialistes.

Il est intéressant de noter ici que la lecture de Freud que présente Habermas dans *Connaissance et intérêt* est très rationaliste, s'inspirant de la psychologie du moi (Hartman, 1958) et ignorant complètement, ce que n'a pas fait l'École de Francfort, l'importance des pulsions irrationnelles et des affects du sujet.

J'aimerais proposer un autre fondement à une ontologisation du sujet et à un retour au projet moderne d'un humanisme éthique. Ce fondement éthique serait requis, par exemple, pour dire non à la guerre nucléaire, chimique ou conventionnelle, ce que mon rôle d'intellectuelle m'oblige à faire et à considérer comme la plus grande des priorités. Cette base, je l'appellerais *la position horrifiée du sujet*.

5.0 L'école psychanalytique qui étudie la théorie des relations d'objets (Klein), dont les reconstructions semblent de plus en plus confirmées par la recherche néonatale¹², postule l'affect comme base de l'émergence du sujet chez l'enfant. L'affect est donc ce qu'il y a de plus primordial dans l'être humain. L'enfant de six semaines exprime apparemment entre quatre et quatorze affects spécifiques. Cette école dite des relations d'objets loge dans l'enfance, dans l'expérience archaïque de la possible désintégration littérale du sujet en tant qu'entité psychosomatique, l'origine des passions et des désirs intenses, de même que les anxiétés réveillées par les sensations corporelles.

En se fondant sur les observations néonatales, la reconstruction psychanalytique de la régression et l'analyse des enfants, on postulera que l'enfant est souvent au bord de l'anxiété intolérable de la désintégration (Winnicott, *Playing and Reality*). Des expériences dans les orphelinats ont démontré que le fait d'être touché par sa mère ou son substitut, d'être réfléchi dans le visage de celle-ci et enveloppé par elle est plus crucial encore pour la survie de l'enfant que d'être nourri. Si le milieu dans lequel l'enfant grandit ne lui permet pas de faire l'expérience de cette présence maternelle de façon optimale — *good enough mothering* — l'enfant risque de devenir psychotique ou autistique, voire de constituer un sujet désintégré ou vide. Les kleinien ont beaucoup écrit sur la symbolisation, mais d'une manière très différente de celle pratiquée par Lacan et de Saussure. Le kleinien Wilfred Bion postule que cette expérience d'intégration affective qui permet de contenir l'anxiété et l'horreur de la non-existence désintégrant — *nameless dread* — est à l'origine de la formation symbolique, formation compensatoire. L'enfant n'émerge pas comme sujet avec une certaine unité psychosomatique et un sens de son intégration subjective sans cette expérience de rencontre et de communication entre sa peau (Anzieu, 1985, parlera, lui, du « moi-peau »), voire ses membranes, et celles de la mère ou d'un assez bon substitut à celle-ci.

Le pédiatre analyste Winnicott suggère que nous avons toujours besoin de répéter cette expérience de la « zone transitionnelle » entre le « moi » et le « non-moi » afin de ne pas retomber dans une anxiété terrifiante. Il décrit beaucoup de rites culturels en ces termes, par exemple les paradoxes religieux, dans *Playing and Reality*. Sans zone transitionnelle, pas de symbolisation, dirait Winnicott.

Le symbole marque paradoxalement l'absence et la présence de l'autre. Le point de départ du paradoxe entre présence et absence est bien différent du manque (du pénis) primordial qui est le point de départ lacanien selon lequel la structure de l'inconscient est la structure de la symbolisation langagière (le manque de signifié postulé par Saussure). Pour l'école des relations d'objets, au contraire, l'objet perdu est intériorisé comme présent/constant dans et par la capacité symbolique (*internalized object*), ceci étant la définition postkleinienne de la pensée

12. Voir à ce sujet l'excellente thèse de doctorat de Charles LEVIN (1989), *An Essay on the Symbolic Process*, Montréal, université Concordia.

rationnelle et de la morale pré-œdipienne. Le sein, qui n'est pas présent, n'est pas l'objet partiel, clivé et détesté, mais une partie de toute la personne — objet entier — objet bon *et* mauvais en même temps. Selon la pensée postkleinienne, la position schizo-paranoïde est remplacée par la position dépressive qui à son tour contient et intègre l'horreur, la rage pure et l'amour. Cette symbolisation est non seulement rationnelle mais esthétique — plaisir moral de surmonter la désintégration dans un contenant. Et ici nous rappelons l'étymologie de « symbole », provenant du grec *symbolon*, qui veut dire tablette cassée que les messagers doivent rassembler pour valider le message en prouvant sa source authentique. Les surfaces, voire les membranes, se rencontrent concrètement. Quelle différence par rapport à la théorie du symbole des sémioticiens !

Considérons par exemple le rapport entre un spectateur et un film d'horreur. L'horreur, tout comme le sadomasochisme, déontologise le sujet, le transforme en corps morcelé, en objet humilié. Si la pornographie réduit le sujet femme en « objet aliéné » (et ce terme n'a rien à voir avec l'objet internalisé dans la théorie de l'école des relations d'objets), l'horreur réduit le sujet à la chair, chair qui peut être mutilée sans résistance de la part d'un sujet intégré.

Néanmoins, les spectateurs, ceux-là vivants, se réjouissent de cette expérience d'horreur, de même que les masochistes, au moment où ils constatent qu'ils survivent à l'horreur, jouissent d'orgasmes exquis. L'expérience de l'horreur est pour ainsi dire le cas limite de l'ontologie subjective. L'affect de l'horreur se déploie comme défense ultime contre la désintégration psychotique là où, dans un mouvement de restauration narcissique suprême, l'anxiété de ne plus être aboutit à ce que le sujet sente son corps vivant et se sente en vie comme sujet ayant survécu à la désintégration de l'unité psychosomatique.

L'analyste M. de M'Uzan dirait que ce moment de restauration narcissique explique l'air narquois de beaucoup de masochistes :

C'étaient encore l'orgueil et le mépris de son partenaire qui lui faisaient dire, comme en passant, que « le sadique se dégonfle toujours au dernier moment ». L'orgueil trouvant son fondement tout à la fois dans un accomplissement anal et dans l'affirmation phallique, les souffrances endurées représentaient en fait un phallus puissant, grâce à quoi le sujet pouvait chercher à panser la blessure narcissique primordiale qui avait atteint son être. (De M'Uzan, p. 137.)

Or là, ce qui frappe cliniquement, c'est avant tout un défaut d'intégration des tensions et des conflits au niveau psychique [...] On retrouve ce même défaut d'intégration dans certaines affections somatiques graves, avec la même tendance à la décharge pulsionnelle totale qui vide le Moi de tout son investissement narcissique [...] Pour ma part je préfère partir d'un *destin spécial de l'instinct*, dont le terme ultime serait non pas une destruction active — division, morcellement — mais une véritable *extinction*. (De M'Uzan, p. 145.)

Quant au masochisme pervers, du type présenté par notre sujet, je verrais la reprise de ce mécanisme archaïque à l'occasion d'une attente de l'intégration de l'être psychosomatique, d'une menace de dépersonnalisation par quoi le sujet est exposé à retomber dans l'indifférenciation première de ses limites. Le masochisme érogène a donc une fonction de reconstruction : la récupération de l'intégration narcissique, fonction certes aléatoire, mais dans ce cas probablement la seule possible. (De M'Uzan, p. 149.)

Pour résumer : *dans l'affect de l'anxiété horrifiée, nous trouvons peut-être la preuve et l'intérêt ontologique du sujet* qui craint la déontologisation et communique son ontologie certainement en interaction avec son environnement. Le sujet *veut* être, et son être est en relation avec d'autres sujets.

Il nous semble qu'on trouve une confirmation très importante de notre hypothèse dans le fait que les États, en ce moment, cherchent à censurer les images « horribles » de la guerre. Le régime de Margaret Thatcher a exercé une énorme censure à la BBC au cours de la guerre des Malouines. Il aurait même essayé d'interdire aux « mutilés de la guerre » de participer, à leur retour, aux défilés de la victoire. On ne doit pas faire horreur aux citoyens. Il faut « décorpora-

liser » (*disembody*) la guerre, cacher son corps mutilé. Plus frappante encore, malheureusement, est la censure par le Pentagone des images de la guerre du golfe Persique. Tant que la guerre est l'illustration de prouesses techniques et technologiques, et non de l'horreur de la désintégration psychique et somatique des êtres humains, les sujets-citoyens risquent moins de se révolter contre elle, horrifiés, en réaffirmant l'intérêt humain. La guerre journalistique entre l'Irak et les États-Unis consistait pour ceux-ci à cacher le carnage, et pour celui-là, à le montrer. Nous irions jusqu'à soutenir qu'une des raisons du rôle relativement positif joué par les médias dans la mobilisation de l'opinion publique contre la guerre nucléaire fut justement qu'ils réussirent à communiquer aux peuples l'horreur de la désintégration physique et l'expérience du corps éprouvant une explosion nucléaire.

6.0 Mais comment interagir avec les sujets des textes d'horreur ? Nous aimerions répondre à cette question : par les traces de la mémoire phénoménologique du corps de ce sujet (Merleau-Ponty) ! Tout comme le défi de la psychanalyse n'est plus de faire des représentations herméneutiques pour son propre compte, mais de s'engager dans une interaction qui « abrite » (qui crée un *holding environment*, Winnicott), le défi de l'intellectuel, et donc du psychanalyste d'aujourd'hui, qui se trouve face à la possibilité d'annihilation (nucléaire et autre), se situe bien au-delà de la question de comment parler *des* textes. Il implique une communication interactive avec des textes émis par des sujets. Le symbolique, au sens d'une rencontre entre le corps et son environnement, tel que pratiqué dans l'*Ulysse* de Joyce et théorisé par Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*, aurait pour but de faciliter le sens de soi — *sense of self* — au lieu de nourrir des déconstructions du sujet.

Le discours thérapeutique n'est plus seulement pour le sujet une émancipation de sa névrose dans et par l'interprétation de ses symptômes. L'émergence de l'ontologie du sujet doit être facilitée par la reproduction de ce va-et-vient entre l'enfant et la mère ou son substitut. Au niveau discursif, cela se passe par exemple sous forme de *dialogisme*. Par dialogisme, nous entendons l'infiltration d'un discours (par exemple le vocabulaire, les indices de valeur, les déictiques de perspectives et de voix) en rapport avec le discours de l'autre (Bakhtine, 1929). Mais ce dialogisme comprend aussi le côté thymique et matériel du discours pris comme membrane (par exemple le ton, le rythme, l'inflection, la respiration, la musicalité de la voix)¹³. L'écriture de l'ex-sémioticienne devenue psychanalyste Julia Kristeva a évolué dans cette direction suite à sa formation analytique, celle-ci étant d'ailleurs inspirée par André Green. Il s'agit en plus de « réanthropomorphiser » le sujet — de lui permettre dans un contexte d'abri de se relier à l'image inconsciente de son corps non divorcée de son schéma corporel. Finis le dualisme et la dispersion. Cette identité serait peut-être celle de Molloy de Beckett, ce dernier ayant lui-même suivi un traitement avec le kleinien Bion.

Et nous irions plus loin pour dire que dans la sphère politique aussi, il s'agit de parler non seulement des textes mais *aux* sujets des textes. Dialogisme (Bakhtine) et partage, au lieu de phallogocentrisme. Un dialogisme dont les médecins contre la guerre nucléaire nous ont donné l'exemple, en nous rappelant viscéralement l'horreur psychosomatique de celle-ci. Leur enseignement nous indique que la survie à la menace de la désintégration corporelle ne serait plus possible. Tant pis pour les téléspectateurs de CNN : leur orgasme n'aurait plus lieu ! Comme le dirait John O'Neill dans son livre *Five Bodies*, « désanthropomorphiser » le sujet ne fait qu'ouvrir la porte à la déshumanisation technologisante de l'homme au moyen de pratiques telles les manipulations biogénétiques et l'emploi de la dissuasion nucléaire comme expression de force.

7.0 Pour conclure, je ne suis pas convaincue d'avoir dit ici bien autre chose que Hegel dans *La Phénoménologie de l'esprit* sur le rapport maître-esclave dans la dialectique négative de l'affirmation de la vie. Tout ce que j'ai peut-être ajouté est l'importance centrale de l'introjction psychique, de la matérialité du corps et de ses pulsions. Mais je ne fais que répéter Freud et Merleau-Ponty, car ils ont été bien trop oubliés de nos jours.

13. À cet égard, on pourrait consulter mon étude du discours psychanalytique où je soutiens que le dialogisme au sens que Bakhtine donne à ce terme est une des procédures cruciales de la démarche psychanalytique : FINLAY et ROBERTSON, « Psychotherapeutic Discourse : Dialogue or Strategy/Emancipation or Control », *Semiotica*, à paraître.

Le soi est un accomplissement qui émerge d'un processus, maintes fois répété, d'une relation à soi, relation négative dans un rapport interactif — paradoxalement avec ce qu'il n'est pas — luttant avec/pour la reconnaissance, l'empathie, et se confrontant avec son absence comme besoin fondamental. En ce sens, la re-subjectivation de l'être implique l'effort de surmonter l'horreur du vide du non-être. Cette relation à soi constitue une réontologisation et une désaliénation émancipatrice. L'« Absolu » ? C'est au moins la condition *sine qua non* de l'existence du sujet. Ou encore plus, c'est l'intérêt non seulement auto-réflexif, mais viscéralement affectif de l'intégration négativement exprimée dans l'horreur provoquée par son contraire ou son absence ; intérêt qui, allié au rôle que joue la partie intégrante du sujet afin de retenir la mémoire comme traces de traumas, cause de désintégration, et traces de rencontre de peaux et de membranes, favorise l'intégration.

Marika FINLAY
Department of Comparative Literature
Université McGill
3416 McTavish
Montréal (Québec)
Canada H3A 1X9

RÉSUMÉ

Cet article pose la question suivante : est-ce que le sujet peut être réduit à une série de déterminations externes, qu'elles soient d'ordre discursif ou d'ordre socio-économique ? L'auteure répond à cette question en proposant une phénoménologie de l'horreur qui établit d'une part la primauté de l'affect dans l'expérience humaine et, d'autre part, un intérêt humain fondamental dans l'intégration psychosomatique du sujet. Sur ces bases, elle soutient que le sujet se déploie dans une sphère ontologique de l'intériorité. Cette sphère n'existe pas *a priori* mais se développe, comme l'école psychanalytique des relations d'objets le soutient (Klein, Winnicott), à partir d'une expérience du rapport entre le moi et le non-moi, le sujet et l'objet, l'image du corps et le schéma corporel, qui favorise l'intégration psychosomatique plutôt que le morcellement du sujet.

SUMMARY

This paper asks the question as to whether a subject can be reduced to a series of external determinants, be they discursive or socioeconomic in nature. We answer this question by proposing a phenomenology of horror which establishes, on the one hand, the primacy of affect in human experience and, on the other, a fundamental human interest in the psychosomatic integration of the subject. On this basis, we maintain that the subject develops in an ontological sphere of interiority. This sphere does not exist *a priori* but develops, as maintained by the psycho-analytical school of relations between objects (Klein, Winnicott), from the experience of the relationship between self and non-self, subject and object, body image and mental image, which favors psychosomatic integration rather than the compartmentalization of the subject.

RESUMEN

El artículo propone la siguiente pregunta : ¿ Puede el sujeto ser reducido a una serie de determinantes externos sean estos de tipo discursivo o de tipo socio-económico ? El autor responde a esta pregunta proponiendo una fenomenología del horror que establece por una parte la primacía del afecto en la experiencia humana y, por otra parte, un interés humano fundamental en la integración psico-somática del sujeto. Sobre estas bases el autor sostiene que el sujeto se despliega en una esfera ontológica de la interioridad. Esta esfera no existe a priori sino que se desarrolla, como lo sostiene la escuela psicoanalítica de las relaciones de objetos (Klein, Winnicott), a partir de una experiencia de la relación entre el yo y el no-yo, el sujeto y el objeto, la imagen del cuerpo y el esquema corporal, que favorecen la integración psico-somática más bien que la división del sujeto.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU, Didier (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.
BAKHTINE, M. et W. MOSNIOV (1929-1972), *Marxisme et la philosophie du langage*, trad. M. Yaguello, Paris, Éditions de Minuit.
BATAILLE, Georges (1985), *Visions of Excess : Selected Writings 1927-1939*, trad. Allan Stoekl, Minneapolis, University of Minnesota Press.
BAUDRILLARD, Jean (1983), *Les Stratégies fatales*, Paris, Grasset.

- BENVENISTE, Émile (1966-1974), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BION, Wilfred (1970), *Attention and Interpretation : A Scientific Approach to Insight in Psychoanalysis and Groups*, New York, Basic.
- Colloque de Royaumont (1987), *Sur l'individu*, Paris, Seuil.
- COWARD, Rosalind et John ELLIS (1977), *Language & Materialism : Developments in Semiology and the Theory of the Subject*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- DE M'UZAN, « M. » (1981), *Semiotext[e]*, vol. 4, n° 1, pp. 162-166.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1972), *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1980), *Milles Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1967), « Freud et la scène de l'écriture », *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil.
- DERRIDA, Jacques (1980), *La Carte postale : De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion.
- DOLTO, Françoise (1987), « L'apparition du « je » grammatical », *Sur l'individu*, Paris, Seuil.
- DREYFUS, Hubert L. et Paul ROBINOW (1983), *Michel Foucault : Beyond Structuralism and Hermeneutics*, Chicago, University of Chicago Press.
- EAGLETON, Terry (1976), *Criticism and Ideology : A Study, in Marxist Literary Theory*, Londres, NLB.
- Ethos*, vol. 11, n° 3 (Fall 1983).
- FINLAY, Marike (1990), *Musil, Peirce and Perturbation : The Potential of Modern Discourse*, Bloomington, University of Indiana Press, Peirce Series.
- FINLAY, Marike (1987a), *Powermatics : Social Discourse on New Communication Technology*, Londres, Routledge Kegan and Paul.
- FINLAY, Marike (1987b), *The Romantic Irony of Semiotics : Friedrich Schlegel and the Crisis of Representation*, SEBEOK (éd.), Berlin, Mouton.
- FINLAY, Marike (1991), *Postmodernizing Psychoanalysis : Psychoanalyzing Postmodernity*, Londres, Free Associations.
- FOUCAULT, Michel (1963), *Naissance de la clinique*, Paris, PUF.
- FOUCAULT, Michel (1966), *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1976), *Histoire de la sexualité*, vol. 1, Paris, Gallimard.
- GREEN, André (1973), *Le Discours vivant : La conception psychanalytique de l'affect*, Paris, PUF.
- GREEN, André (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit.
- GREIMAS, Algirdas J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- HABERMAS, Jürgen (1976), *Connaissance et intérêt*, trad. Gérard Clemençon, Paris, Gallimard.
- HARTMANN, Heinz (1958), *Ego Psychology and the Problem of Adaptation*, trad. Jeremy Shapiro, Boston, Beacon.
- HEGEL, G.W.F. (1939-1941), *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean Hyppolite, Paris, Aubier.
- IRIGARAY, Luce (1977), *Ce sexe qui n'en n'est pas un*, Paris, Éditions de Minuit.
- IRIGARAY, Luce (1974), *Speculum de l'autre femme*, Paris, Éditions de Minuit.
- JAMESON, Fredric (1972), *The Prison House of Language*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- LACAN, Jacques (1966), *Écrits*, Paris, Seuil.
- LEVIN, Charles (1989), *An Essay on the Symbolic Process*, Montréal, Concordia University.
- LYOTARD, Jean-François (1979), *La Condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit.
- NELSON, Cary et GROSSBERG, Lawrence (eds.) (1988), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, Illinois University Press.
- O'NEILL, John (1985), *Five Bodies*, Ithaca, Cornell University Press.
- PERALDI, François (1984), « Elle, l'Autre », in *Études freudiennes*, pp. 21-22 et pp. 99-114.
- SPITZ, René (1945), « Hospitalism », *Psychoanalytic Study of the Child*, n° 1, pp. 53-74.
- WINNICOTT, Donald Woods (1971), *Playing and Reality*, Londres, Penguin.